

La question des relations chez Leibniz a fait l'objet de nombreuses et riches controverses. De façon générale, les commentateurs sont divisés sur la question de savoir quel est le statut exact que Leibniz accorde aux relations dans le cadre de sa métaphysique : sont-elles de simples entités mentales entièrement réductibles aux propriétés intrinsèques des substances, ou en constituent-elles au contraire des propriétés essentielles et irréductibles ? La position aujourd'hui largement dominante est la vision réductionniste défendue (parmi beaucoup d'autres) par M. Mugnai, position selon laquelle la métaphysique leibnizienne n'admettrait en son sein que des individus et leurs propriétés monadiques.

Malgré l'abondance de la littérature qui lui a été consacrée, ce sujet mériterait d'être réexaminé, pour plusieurs raisons dont j'indiquerai ici les principales : (1) Pour une part importante, la discussion des relations s'élabore chez Leibniz en contexte théologique, lorsqu'il s'agit de penser la relation en termes substantiels, comme productrice d'être. Or, ni les textes leibniziens dévolus au problème de la Trinité, ni ceux consacrés au *vinculum substantiale* des lettres à Des Bosses – dont C. Frémont a pourtant montré le caractère crucial – ne sont généralement pris en considération dans le cadre de ce débat¹. (2) Par ailleurs, la question des relations est indissociable de la conception leibnizienne de l'harmonie, dans la mesure où Leibniz définit lui-même la relation comme « unité dans la diversité » (A VI, 4, p. 1360), qui est la définition même de l'harmonie. (3) Enfin, la majorité des commentateurs ont fait le choix de s'en tenir aux textes expressément consacrés à la question des relations. Or, à mon sens, on ne saurait étudier la doctrine leibnizienne des relations indépendamment de sa métaphysique générale sans manquer la valeur et la fonction que ce concept revêt effectivement au sein de l'économie de celle-ci.

C'est ainsi que, m'appuyant sur la structure harmonique de la philosophie de Leibniz, je souhaiterais proposer une relecture systématique de sa doctrine des relations, en dégageant cette dernière du cadre métaphysique qui la soutient. À cette fin, je proposerai, après avoir introduit les principes et clarifié les fondements de ma méthode :

(i) une reconstruction succincte des principes fondamentaux de la métaphysique leibnizienne à partir de sa théorie de l'« unité dans la diversité » ;

(ii) un examen des champs doctrinaux directement liés à la question des relations (« superessentialisme », connexion universelle et expression, compossibilité,...), mettant en évidence la primauté de la notion d'« unité systématique de l'univers » (M. Fichant) ;

(iii) une analyse des concepts de relation et d'unité substantielle en contexte théologique, dans leur rapport à la métaphysique leibnizienne des substances (Cf. l'idée de « *rerum περιχώρησις* » (GP II, p. 412)).

Je proposerai de conclure par quelques remarques sur la nature particulière du « réalisme des relations » – ou, pour parler en termes contemporains, du « réalisme structurel » – que nous pourrions (ou non) attribuer à Leibniz.

¹ Les travaux de M. R. Antognazza en constituent une exception notable.